

Vincent De Paul  
KABANGA LUKONGA BOYA BOYA



*Le Mariage Infernal*

ROMAN

## DEDICACE

A toi, mon père **ILUNGA KAYILA TSHISEYA Sylvain**, toi que le sein de la terre a prématurément embrassé après avoir cultivé le champ dont tu n'as pas, hélas, savouré le fruit,

A toi, mon frère jumeau, **ILUNGA Faustino**,

A toi, **EHOKE**, mon fils scientifique, pour tes encouragements,

Et vous, fruits de mes entrailles tant biologiques, scientifiques que spirituels. Vous

Oublierai-je, vous oublierai – je, vous, rejetons de ma pépinière ?

A toi, **MUTOMBO MBUMBU Alex**, mon intime, pour tous les services inappréciables,

A vous, Pasteur écrivain **BANZA BILEMWINA Josué**, Pasteur **MUKENDI Jeef**, **KADIMA LUKUSA Florent**, **IZAKA Péguy**, **NZAMBE Olivier**, **KASENDE Van Daniel**, **BASAULA Héritier**, **MUKENGELA Gustave ...**

A vous, Révérends Abbés **ILUNGA KALALA Matthieu**, **KAKESA MAZEMBA Bruno** et **MOKE Irénée**,

A vous tous, mes lecteurs,

Je dédie ce travail.

## **I. TRAVAIL, VERITABLE SOURCE D'ADVERSITES**

Mon Père, **sylvain Ilunga KayilaTshiseya**, fut un homme hospitalier, clément, placide et calme. Sa personne même lui attirait de tous grand respect. Fervent chrétien catholique, la paroisse **Inabanza** qui le reconnaissait un homme cool l'appelait familièrement « **Papa Willy** ». Je ne sais trop comment il nous avait fait partir de notre terroir pour nous installer à **Ngandajika**, dans l'ancien Kasai-oriental. Là, son bagage intellectuel attesté lui valut le titre de Directeur à l'école primaire **Lwembe Kabanzayi** appartenant à l'ordre des frères mineurs (OFM) à **Cilewo**, un des villages de Ngandajika et terre natale de ma mère, Suzane Masengo wa Kasongo, dans la collectivité des **Baluba Shankadi**. La dénomination de cette école tire son origine de la rivière « Lwembe », très poissonneuse, célèbre en crocodiles et **nsangis** (serpents mystérieux que l'on trouve aussi dans la rivière **Mbueye** de **Matamba** et qui sont utilisés, raconte-t-on, en cas des conflits agraires, non seulement pour défier le parti adverse mais surtout rendre non viable le site concerné en y provoquant mystérieusement des ravins) ainsi que d'autres animaux aquatiques considérés comme un mythe. Toute élévation, quelque petite soit-elle, se fait toujours suivre des adversités cruelles, surtout si on en gagne sa croûte. Le succès que lui avait procuré le travail bien fait, avait suscité, même dans le cœur des siens, une sournoise jalousie indescriptible qui l'exposa à une haine mortelle. Force fois, je l'entendais soliloquer ou parfois demander à ma mère de beaucoup le soutenir dans la prière à cause de ce qu'il commençait à vivre dans son école, au bureau : des cérémonies faites avec incantation, des cercles formés en poudre ou plutôt avec de la farine, des boules de fétiches flanquées dans des fioles ou dans de petites cornes...

Par ailleurs, quand il rentrait à la maison pendant les vacances, c'étaient les mêmes scènes, les mêmes spectacles. Certaines fois, on trouvait dans notre parcelle des tas d'excréments autour desquels se trouvaient faites des cérémonies méphistophéliques. Qui en était l'auteur ? Qui est-ce qui jetait ces mauvais sorts sur nous ? Personne ne le savait. « Cîshî cîdyádyà lúkùndà, ncìdì múndá mwà lúkùndà » [= ne peut mieux ronger le haricot que l'insecte qui s'y trouve (Proverbe luba du Kasai L31a)]. Mais dans toutes ces choses, mon père gardait sa foi catholique inébranlable, imperturbable et nous invitait tous au sang-froid. Je n'ai ni magie ni fétiche, disait-il, seul Dieu est notre protecteur.

Bien des jours passèrent, tout le monde avait déjà oublié ces choses ; mais l'ennemi, quant à lui, n'avait pas désarmé. Un jour, aux heures matinales, nous étions à jouer dans notre concession quand vint, à notre étonnement, un étrange essaim d'abeilles prendre d'assaut notre maison dont elles devinrent maîtresses. Toutes les pièces de notre demeure en étaient remplies. Les voisins chez qui nous avons trouvé

asile s'apitoyaient pour nous. Compatissants, ils nous conseillaient de les déloger au moyen de la fumée, mais tous nos efforts étaient stériles. Dépassée, ma mère, inquiète, n'eut pas tardé à fondre en larmes. Et, d'une voix chevrotante, elle se mit à nous apostropher dans une rhapsodie en Kiluba Shankadi, mon frère jumeau et moi, pour requérir notre pouvoir surnaturel :

**Bánwé Bálópwè  
Bá Mbùyú nè Kábàngè  
Dinò dívítà dibè mùkàmbé búkómú' ànyì?  
Dibé múkómèn'ànyì?**

**Eh! Vous, rois,  
Les jumeaux, Mbùyù et Kábàngè,  
Ce combat, vous dépasse-t-il ?  
Est - il plus fort que vous ?**

**A ces mots, un chant héroïque retentit :**

**Nâmbá nkändè  
Dikóndé didi nè músénéné, dikóndé  
Nâmbá nkändè  
Dikóndé didi nè músénéné  
Bánwé bá mbùyù nè kábàngè  
Dikóndé didi nè músénéné, dikóndé  
Nâmbá nkändè dikóndé didi nè músénéné.**

**Je désir grimper,  
Le bananier est glissant, le bananier  
Je désir grimper  
Le bananier est glissant.  
Vous, Mbùyù et Kábàngè,  
Le bananier est glissant, le bananier  
Je désir grimper  
Mais le bananier est glissant.**

Les propos de ma mère et le chant héroïque qui retentissait nous interpelaient mon jumeau et moi pour que nous prissions conscience de notre invincible pouvoir comparé à celui du bananier, sur lequel ne peut grimper personne parce qu'il est fort glissant. Et, avec ce pouvoir, elle voulait que nous rendissions notre famille inattaquable.

Rien ne fait aussi mal au cœur que de voir sa mère pleurer avec amertume. Son interpellation mêlée aux sanglots en langue maternelle nous alla tellement au cœur qu'elle nous rappela nos origines les plus lointaines. Pour ma part, c'était le grand-père **Lukonga Boya Boya**, Chef du groupement de Kashale, rendu célèbre par

ses démonstrations incantatoires. Suite à cette poésie à la fois lyrique, épique et panégyrique, je me sentis brusquement revêtu d'une force ensorcelante. Je pris l'eau bénite et entonnai une chanson fétiche qui nous avait été apprise par l'Abbé **Henri Bellarmin**, et que Monseigneur **Kasanda Mulenga Bernard** aimait exécuter, cette fois-là, curé de notre Paroisse.

La chanson disait :

**Mfùmù léjà búkólè**

**Léjà búkólá bwèbè**

**Túdí twímbá búkólà bwèbè**

**Bùdì múntú yónsò**

**Kàyí mwà kwákámá**

**Seigneur, montre la puissance,  
Montre ta puissance à toi.  
Nous magnifions ta puissance  
Que nul ne peut affronter.**

En chantant, j'aspergeais de l'eau bénite dans la parcelle et dans toutes les pièces de notre maison sans être inquiété par ces insectes nuisibles et mystérieux. Je n'étais pas seul, **Faustino**, mon frère jumeau, m'accompagnait. Au bout de quelques minutes, nous vîmes ces hyménoptères, maîtres temporels de notre logis, commencer à se dérober. En un temps record, la maison était redevenue habitable et la quiétude revenue. Nous fîmes, pour la première fois, preuve de l'incarnation d'une force surnaturelle et mystérieuse qui venait à la fois de notre conviction et de notre nature des jumeaux.

## II. LA GUERISON MIRACULEUSE

Longtemps après cela, la famille reprit encore son chemin de la croix. Notre bourreau d'ennemi ne s'était pas donné du repos. Je le compare aujourd'hui à ce groupe de gens qui jeûnaient et se privaient de beaucoup de choses en vue de faire mourir **Paul** (Actes 23 : 12-14).

Le malheur des uns, fait, dit-on, le bonheur des autres. Quelle cartouche nous réservait-il ? Ya **Angèle**, prémices de la vigueur de mon père, tomba malade, bien malade. Molestée à la jambe gauche, son pied avait démesurément gonflé et, au bout de quelques jours, c'étaient des plaies partout. D'après la médecine moderne, il s'agissait d'une espèce de cancer qui ne pouvait se soigner que par des antibiotiques appropriés. Curieusement, la prise de ces produits pharmaceutiques aggravait la maladie qui devenait plus douloureuse et plus dangereuse qu'avant. L'état de notre ainée allait tellement de mal en pis qu'il fallait ipso facto recourir au traditionnel. D'après cette autre médecine, il s'agissait de « **Mbásù** », « **Ntètà** » (**ulcère de Buruli**), une source d'ulcères incurables que seuls les tradipraticiens pouvaient traiter. Ce cas devenait très préoccupant. A longueur des journées et des nuits, c'étaient des pleurs et des cris, telle une bête qu'on égorgeait.

De leur part, enchevêtrés dans le raisonnement et inquiets, les parents frappaient à n'importe quelle porte pour sauver cette âme qui se mourait. Mais hélas ! Que n'avions-nous pas vu ? Les guérisseurs, nous en avons vu de tous acabits. Chacun prétendait être le meilleur et déterminait audacieusement le nombre de jours que devrait prendre le traitement. En fin de compte, il se volatilisait dans la nature sans tambour battant, comme pour déclarer indirectement son incompétence notoire. Dans peu de semaines, nous vîmes défilier beaucoup de guérisseurs ou de tradipraticiens qui, en vérité, n'avaient rien de guérisseurs. Quel qualificatif conviendrait le mieux pour eux ? Ils n'étaient que des charlatans, des bonimenteurs, car, pendant même qu'on voyait s'engouffrer dans leurs poches des sommes colossales d'argent, l'incertitude certaine de la guérison de Ya **Angèle** sautait déjà même aux yeux des aveugles. Ainsi, le bruit de sa mort proche se rependait comme une trainée de poudre. Mis au parfum, le grand-oncle **Ilunga Tshimankinda Theodore**, Oncle paternel de ma mère et Chef de collectivité de **Baluba Shankadi**, décida de venir, avec son équipe, juguler ce cas préoccupant.

Le surlendemain, c'était un soir triste et pluvieux. A l'heure où l'atmosphère maussade transforme les amoureux en jumeaux siamois, et pendant que la famille entière s'apitoyait du sort de **Ya Angèle**, le grand-oncle qu'accompagnaient deux hommes fit son entrée. L'un d'eux, **Yelokombe** dit Docteur, n'eût pas à s'intéresser à notre chaleureux accueil. De petite taille, il avait un air très sérieux et souple malgré

l'embonpoint. Sa longue moustache et tout son physique faisaient de lui un véritable docteur. En quoi l'était-il ? Quelle était sa spécialité ? Personne ne le savait jusque-là, hormis ceux qui, affectueusement, l'appelaient ainsi.

Pendant que notre marmaille gambadait autour du grand-oncle, **Yelokombe**, lui, avait le regard fixé sur la grande sœur qui, assise à l'écart comme un lépreux auquel est interdite l'entrée du village, se tordait de douleurs et versait des pleurs sur sa jambe horriblement gonflée et dont le pied semblait déjà perdre les orteils. Le silence impressionnant du Docteur attira l'attention de tout le monde. Que faisait-il devant la victime les yeux braqués sur son indésirable plaie ? Il étudiait minutieusement l'origine de la maladie et les moyens thérapeutiques à y apporter. Le claquement sec qu'il fit entendre de ses deux mains en hochant la tête, arracha encore à ma mère quelques larmes de ses yeux.

La nuit passa très vite, la clause de l'entretien entre les parents et ces visiteurs nous était incognito. Le matin, excepté les enfants, toute la famille entra dans la maison qui servait de cuisine. Bâtie en briques à daube et merveilleusement couverte de paille, elle avait deux grandes pièces dont la deuxième, chambre de visiteurs, avait une fente peu considérable. **Yelokombe** y entra seul, tous les autres au salon. Personne ne savait jusque-là ce qui allait se passer dans cette cambuse. Les voisins vaquaient chacun à ses occupations, Ya Angèle mise, comme toujours, en quarantaine, dans le petit jardin à côté de la cuisine. D'une voix forte, j'entendis appeler : **Vincent ! Vincent de Paul !** Viens vite, appelle aussi **Faustino !** Je reconnus la voix de ma sœur, victime de la méchanceté d'un environnement malsain. Ah ! Que lui est-il arrivé Seigneur ? dis-je avec empressement. **Ya Angèle**, que t'est-il arrivé ?

- Rien. Viens vite, viens voir.
- Me voici.
- Tu sais quoi, il y a une blanche dans notre maison.
- Que dis-tu ? Une blanche dans notre maison ! laquelle ?
- La cuisine.
- Une blanche dans notre cuisine ? D'où est-elle venue ? Quand ? Qui l'a amenée ici ? Qu'est-elle venue faire ? Pourquoi ? Hein ! Tout un tas de questions posées sous émotion. Je n'ai vu aucune voiture faire son entrée ici, et à bord de laquelle se trouvait une blanche.
- Moi non plus, je ne sais trop comment elle est arrivée ici, mais seulement, je l'ai entendue parler.
- L'as-tu vraiment entendue parler ?
- Je le jure, De Paul. Ne me prends pas pour une mythomane, mon petit. Si tu ne crois pas à mes paroles, viens l'entendre de tes propres oreilles.
- Sauras-tu marcher ? lui demandai-je.
- Non, à moins que tu me tiennes, répondit-elle.

Je tins la première-née de ma mère et l'amenai derrière la turne. Avant même d'atteindre la petite fente par où nous voulions voir et entendre celle qui parlait, une